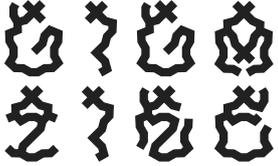
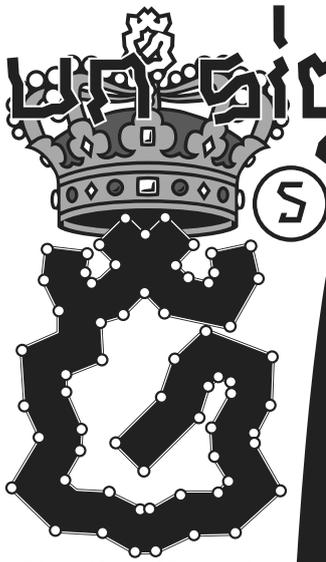


Un signe qui ne dit rien



LE GIGAMAG
édito

De plus en plus de lecteurs nous contactent avec toujours et encore la même question : comment se protéger contre l'intrusion constante des images intimes obéissance et soumission ?

Notre réponse permanente est : à l'aide du bouclier Figa.

Force mentale sans précédent, le logo Figa fait barrage à jusqu'à 99,9 % des messages inopportuns qui vous téléguident vers le magasin et c'est scientifiquement prouvé.

Certains disent, oui, d'accord, mais alors c'est la giga-image qui vous obsède et ce n'est pas mieux ; c'est même pire puisque la diversité est, en plus, détruite.

Ne les écoutez pas. D'une part nous ne dirigeons vers aucune boutique. Nos détracteurs en profitent pour en rajouter, en

(suite page 7)

gigazine le gigamag est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2016 — VI



9 782372 211062

Figa n'est pas un système, si ce n'est un protosystème ou un amalgame de systèmes. Sa fondation en un signe, et rien qu'un signe, s'inspire et s'enfoncé bien en dedans, en amont des systèmes ; ce sont les chiffres, alphabets, les différents caractères de toutes les langues, les emblèmes — dont le plus puissant qui se soit manifesté (en raison de sa très grande sobriété et parce qu'il est le souvenir vivant d'un moyen de torture) est la croix chrétienne — parmi lesquels Figa s'inscrit au cœur du langage. Si l'on s'en tient à l'ontothéologie, il vient du fin fond ; d'ailleurs de provenance inconnue, mais capable d'englober d'un seul tenant l'entière des doctrines, dogmes, systèmes, et leurs dérivés jusqu'aux plus désagrégés par les caprices du sens commun. Il les réunit au moment où tous s'équivalent sans s'annuler mutuellement. Figa n'est qu'un vulgaire récipient, sac, où s'ensache, s'empaquette, tout ce qui traîne, sert encore ou non ; ce vase sans grande prétention (sous ses allures de prince goulu) peut pourtant réserver les surprises d'un cratère, d'un creuset, et ses éléments contenus en venaient à être soumis à quelque élévation de température ; alors quelque forme sans précédent, dont nous n'avons aucune idée, pourrait bien en découler.

Transitoire, la nature de Figa est celle des choses qui s'éboulent et se redressent sans cesse. De mouvement se revêt d'un signe. Les idées, la poésie, la philosophie, les arts y trouvent un recueil où leur pouvoir s'autoféconde, partout ailleurs éparé et stérile.

Figa n'est donc rien. Rien qu'un signe. Pourtant cette inexistence apparente sera difficile à faire disparaître, de par sa grande simplicité et vacuité, son insignifiance, sa nature d'accueil, mais surtout la puissance de l'impact graphique. La modestie du signe est toute sa force. Il ne dit rien de lui-même, semble venir désigner des significations pour lesquelles il ne serait qu'un signal, une représentation amorphe. Une méthode mnémotechnique pour ne pas oublier une chose avec laquelle il n'a que ce lien, et rien d'autre. Mais quoi ?

Le dédain dont il ne peut qu'être l'objet est son pouvoir à long terme. Qui aura la folie d'y voir une menace, tant que sous cette bannière ne se seront pas rangés du politique, du social, du religieux, de l'économique ?

Or nous prédisons que, issu du monde

mythologique le plus profond de par sa trop nette imprécision, Figa ne sera pas mêlé à de telles utilités aussi facilement, et que le sentiment poéticophilique qui s'en dégagera, l'associera toujours, ou longtemps, à une figure débonnaire subsidiaire, finalement peu sérieuse ; rien à craindre.



Dependant, comme il n'y a rien de plus grave que le jeu et la séduction, l'apparence, on peut prévoir que Figa s'installera sans heur, sans conflit, avec la même bonhomie intégrationniste que le Bouddha et ses multiples avatars. Figabouddha ! Une bouche plus grande, au souvenir des géants du monde où Rabelais a puisé ses personnages, s'ouvre et engloutit tout. Qui dira mieux ? Il faut une absence de parti totale, comme c'est le cas de Figa, pour prendre ce rôle unique et unifiant. Ni secte, ni société secrète... un club, peut-être ? Cela serait le plus amusant, le plus léger, le plus séant à son aspect tortibloc, fessillant, grotesque. L'unité retrouvée ne peut que susciter la plus grande indifférence. Malgré des rodonnades purement esthétiques (car Figa est une esthétique) agitant toutes les plus terribles et incrochables, spectaculaires images, Figa vient doucement, avec gentillesse. Iciône débonnaire, bonasse même malgré ses allures de crocodile couronné, il a pour lui, et pour son dire, sa parfaite homogénéité, depuis la seconde de son apparition. Ne doutons pas qu'il la doive à sa nature éclectique, hétérogène, et ceci, d'un seul bloc. Comment pourrait-il être autre que lui-même, cet ensemble bigarré, multiple ? Quelle autre personnalité pourrait-il avoir ?

Le signe montre tout, raconte tout, au plus petit enfant. Il est charmant et attachant, ce Froggloulon, ce giglé-gou. Sa glargloulle, engloulle, Fargle et gloute. Figargue de la glotte, de la gargouille à la gargotte, lambouille de grotte. Tous les géants en F gésinent et grouillent, ce grand gousier fait de tout sa pâture, en son grand appétit ! Ainsi va le monde, ainsi s'engloutit-il

pour renaître. Par ici la bonne soupe ! La troupe n'attend pas. C'est le sens le plus vulgaire que Figa représente et les élites sauront, en le méprisant, lui donner le champ libre. Il sera trop dégoutant pour eux, sentira trop l'égoût, au moins le temps que leur voyeurisme plus grossier que celui de la foule la plus infecte, ne trouve à se mettre en branle hors des gonds rouillés de sa sécheresse. Mais alors il sera trop tard pour s'en réserver l'exclusivité et il faudra se ranger sous la loi commune.

Figa est, sur tous les modes, la grande égalité enfin gagnée — même si c'est par la gangrène des hiérarchies. De là son tempérament sarcastique, souriant, goguenard. Plus rien ne sait s'élever, en effet, de lui. Que lui. Tous tout plats, le même plat pour tous ! Alors un tourbillon naît, qui fait surgir d'autres critères, d'autres allures, une noblesse virevoltante. Mais là, nous sommes abandonnés à notre imagination peut-être un peu trop gigalopante !

Figa ne vient pas de nulle part, et pas seulement de partout. C'est l'esthétique idéaliste allemande qui en est, à la fois, l'origine, et la protégée, son déploiement véritable. Rien en effet qui ait succédé à l'esthétique de l'idéalisme allemand n'a su triompher de lui. Suoiqu'il en ait dit, Nietzsche en fut le produit complet, malgré son saut dans l'inconnu fort « digne de question » pour paraphraser celui, Heidegger, qui ne s'est pas caché d'être lancé dans le projet idéal allemand, même s'il ne lui appartient point.

Figa n'a pas de prétention philosophique pour autant. Il est le point d'ignition d'une autre ère, sa « mise à feu », terme qui dénote bien le lancement comme l'anéantissement. En lui sciences, arts, font silence. Tout se réduit ou s'exhausse à des accessoires, de la décoration, du principe esthétique



où dominent les effets d'ensemble, les ambiances, les horizons, l'atmosphère et ses parfums. Il est à venir, promesse et avènement. Tout intuition, dérision, démesure, Figa domine et dégouline selon un rythme singulier, à part de tout ce qui s'est connu, sans être original la moindre seconde. Rien du tout... Juste un soleil de plus dans un univers qui en a tant connu.

Herméneutique de Diga

Voir les images comme des représentations ou de la signalisation est une erreur colossale. Ce sont des emblèmes, des fétiches, des amulettes, des talismans, des signes

de propriété et d'appartenance, des commandements et, plus profondément, la présence du sacré, de l'absolu lui-même tel qu'en sa pleine autorité. Il n'y a rien là qui

serait une sorte d'alias ou de raccourcis, qui permettrait de donner une étiquette à des choses, que l'on pourrait ensuite retrouver ou reconnaître plus commodément

grâce à ce pense-bête. C'est ce que je pensais en contemplant la laideur du monde, dont il paraît que c'est perdre son temps et sa vie de la passer à la contempler. J'étais devant des places de stationnement automobile destinées aux ambulances et aux handicapés, et chacune était surmontée d'un panneau d'interdiction de stationner. Il y en avait ainsi sept sur une distance de 19 à 15 mètres, et tout ce que cela m'évoquait, c'était les enseignes romaines, égides brandies pendant toutes les marches et les défilés des troupes, portant haut l'aigle impérial et les initiales SPQR. L'image impose, rassemble, conduit. Elle est la force, et non sa reproduction. Il n'y a rien derrière l'image. Ce qui n'est pas rassurant. Nous sommes livrés sans recours à des panneaux à la signification inconnue, mais auquel on doit répondre par des comportements convenus.



Pour le coup, avec le gigasigne, non seulement son sens est pur mystère, mais la réponse que l'on doit lui donner, aussi. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a un ordre donné, et qu'il faut obéir, comme avec tout signe. C'est déjà ça. D'attendre, obéir, jouer. Mais à quoi, de quoi? Peut-être faudra-t-il faire interroger, par des haruspices, les signes que je suis, les décrypter, comme autant d'oracles sibyllins.



M P D

Technicien Mégalo de la Propagande

Toute l'affaire est de changer de perspective; c'est celle de la masse, du nombre, qu'il faut abdiquer. Étrange bien sûr quand on est accoutumé à travailler à convaincre le plus grand nombre, pour faire masse et l'emporter par ce poids acquis. Il faut pouvoir s'extraire de cette loi.

De qui ne signifie pas du tout qu'une conviction ne puisse se former, ou soit déjà en fait acquise, par d'autres chemins, chez chacun. La perspective que j'évoque concerne alors une autre structure humaine, non sociale, ni politique.

De cet horizon peut avoir sa vérité chez même bien davantage que ce que les courants idéologiques ou économiques peuvent représenter.

Le peuple, le public, on le constate partout, n'existent que dans une mesure restreinte, mal visée, toujours mal étalonnée. C'est enfoncer une porte ouverte de dire qu'aucun artiste ne trouve jamais vraiment un public. Des clients, mais qui achètent toute autre chose que ce qui est destiné, qui n'est presque jamais aperçu.



Par le non-nombre, le particulier collectif, certes pis-aller transitoire, une approche autre du destin commun, présent en chacun, prend un essor moins orienté sur l'humain au sens le plus convenu. Je suis toi, mais nous sommes radicalement différents. Il faut alors renoncer à partir en croisade pour persuader les foules de ce nouvel évangile, évidemment. Des circonstances bizarres. Dependait c'est ma direction de travail avec mes publications. Je vois bien, par exemple, que, dans la mesure où je n'ai que d'assez vagues intuitions, elles ne peuvent résonner qu'arbitrairement avec mes récepteurs, dont je renonce à me faire un concept précis. Je chante comme pour moi-même.

Le résultat est inquantifiable, absurde, pourrait-on dire. Nul. Mais l'essentiel est qu'il ne l'est pas pour moi;

je progresse invisiblement et, qui plus est, sans obstacle, puisque ce que je fais est impossible à évaluer. Je tâtonne, certes, mais là où nulle concurrence ne vient m'empêtrer.

Mon sentiment s'oriente vers l'impression que c'est mon interlocuteur en puissance qui a tort d'être trop absent — que c'est lui qui prend un risque à ne pas m'entendre, à courir là où il perd grandement son temps. Ce n'est finalement pas si aberrant, c'est même en tout point classique. Mon prosélytisme est passif — d'ailleurs j'y suis contraint : la propagande est entièrement monopolisée... mais pas les moyens qu'elle emploie, qui sont ceux de la poésie, matière rétive à se laisser approcher aussi bêtement. La voix de la propagande de masse est la plus tonitruante certes, mais elle est vide, et bataille sans cesse pour se faire passer pour foisonnante. J'utilise les mêmes moyens, mais dans un sens déconcertant par rapport à l'attente commune — ce qui s'avère gratifiant, justement parce qu'elle n'y reconnaît rien. J'hérite richement de bien des expériences — mais j'en fais un usage très distinct.

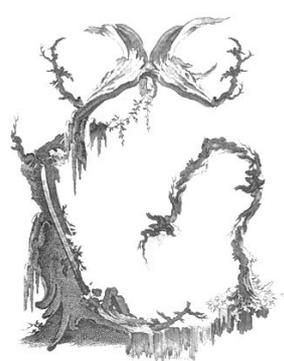
Il faut que l'intelligence soit intelligente, non pas calculatrice. Elle doit savoir que la logique pure n'est qu'une abstraction pratique, jamais la vérité absolue. Ainsi elle arrive à ses fins, qu'elle possède déjà.

L'arche-D

Le pont du bonhomme (sur le Blavet)

Que reste-t-il de l'homme, réduit à ce pauvre bonhomme? Des fragments... des débris... le grand recensement des morceaux éparés continue. On en collecte maintenant les traces dans les moindres fissures. De qui n'a pas été emporté par le torrent d'immondices; qui s'est accroché aux parois. Il n'y a pas grand-chose, mais c'est déjà beaucoup. C'est Diga qui recueille ce qui a échappé à l'anéantissement, discrètement, derrière le rideau d'artifices et de clameurs qui garantissait le grand triomphe, le plein épanouissement de l'homme pendant qu'on l'expédiait en coulisse, qu'on en découpait les restes en vagues morceaux encore potables pour les brader à toute vitesse, en catastrophe.

Malgré ce massacre, il en demeure des bouts négligés, dans l'aveuglement de la précipitation dernière. L'inattention des pilleurs trop pressés, les yeux braqués sur tout ce qui brille, n'a pas toujours aperçu ici et là des merveilles qui échappèrent à sa grossière rapacité. Du trop



compliqué à fourguer : pas de clientèle.

Diga, le grand recueil est commencé. Tout ce qui a perdu tout sens et toute épaisseur, c'est-à-dire tout prix pour la grande téréboulitique vient doucement dans notre orbe protecteur.

La dimension de l'homme : comment en retrouver tout l'espace, ou encore mieux, le trouver enfin? Diga ouvre une ampleur qui enfle, un poumon qui se gonfle pour tout recevoir et créer une bulle immense, formidable. Ce n'est plus une simple esquisse. C'est commencé...